

ANNIE TREMBLAY

ICÔNE



3-GARAMORT



ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN



*Du bout du doigt, un rêve a été touché.
À pleine main, il s'est modelé.
Croire en soi est la clé qui donne
accès à ce qui nous paraît impossible.*

Pour toi, Guillaume

PROLOGUE

Le sage fronce ses sourcils hirsutes. Les nouvelles sont inquiétantes. On vient de lui apprendre que, près des terres des deux royaumes, quelqu'un aurait aperçu un animal sorti tout droit des enfers. Est-ce seulement une rumeur ? Plaise aux dieux qu'il en soit ainsi ! S'il en va autrement, ce monde court un grand danger.

La grande bibliothèque de Léoden dont il a la garde regorge de parchemins où sont couchées toutes les prophéties, et c'est avec fierté qu'il en a reçu les clés voilà bien des années.

Il se lève et déploie sa robe aux tons or. Ses sandales claquent lorsqu'il s'avance entre les rayons, ses yeux gris scrutant les petits tubes dans lesquels reposent les prédictions. Son doigt orné d'une bague où brille un rubis pointe sans jamais s'arrêter, indécis sur le choix à faire. Pourtant, devant un rouleau aux bouts racornis, il n'hésite plus. Délicatement, sa main s'empare du vélin qu'elle manipule avec précaution.

Le sage s'empresse de regagner la table au bois usé par des milliers de frottements de mains et de coudes et entreprend d'étaler le parchemin en disposant sur les coins du document qui cherchent à retrousser quatre lourds chandeliers.

Il n'est pas surpris de voir s'afficher une page vierge. De la poussière de pierre d'étoiles devrait suffire à en révéler les inscriptions.

D'un geste empreint de dévotion, l'homme ouvre une petite pochette au cuir fatigué et y prend une pincée de poudre. Il frotte ensuite ses doigts et saupoudre le parchemin de petits granules. Dès qu'ils se déposent, des mots apparaissent. Aussitôt, la peur écarquille les yeux gris du lecteur.

— Par les saints pères!

Sa tête s'incline encore plus, comme s'il voulait embrasser le texte, ses yeux se plissent jusqu'à devenir une mince fente, mais les mots restent les mêmes. L'humanité est en danger.



Les reflets des lunes éclaboussent l'eau frémissante du lac. Les étoiles constellent les cieux. Inquiet, Valbur, le dieu bon, laisse voguer sa pensée au-delà des eaux en ignorant la beauté céleste. Un peu plus tôt, motivé par une sourde anxiété, il a dû dépêcher Korin, son bras droit, à Léoden. Un appel des sages ne peut attendre; il ne peut s'agir que de quelque chose de grave.

De plus, le jeune corps de Loïck manifeste des signes de détérioration. Oh! pas grand-chose! Seulement un petit hématome tatoué sur la jambe gauche. Abri de sa divinité, il devrait pourtant se régénérer constamment de façon parfaite. Et voilà maintenant qu'une abeille attire son attention. Comment peut-elle butiner la nuit? Décidément, quelques incongruités semblent déranger l'ordre des choses.

Dans un fracas de métal froissé, Korin réapparaît en culbutant, cul par-dessus tête. Ses déplacements magiques lui donnent du fil à retordre, surtout lorsqu'il se déguise en guerrier des temps anciens. Dans une révérence grinçante, le mage salue son dieu.

— Maître Korin, qu'est-ce que c'est que cet accouplement ?

Korin bombe le torse et exhibe son armure de métal parée d'or, de laquelle se dégage un nuage de poussière.

— C'est un cadeau des sages. Mais n'ayez crainte, à la première occasion je la remise. Elle est vraiment trop lourde !

Le dieu fait signe à son bras droit de s'asseoir. Pour lui, le protocole est secondaire ; seul le bien-être de ses sujets importe.

— Alors, quelles sont les nouvelles ?

Le mage affiche une mine déconfite qui ne trompe pas Valbur.

— C'est si grave ?

— Pardonnez-moi de vous rapporter des faits pour le moins dramatiques...

— Allez, mon ami, dites !

Le mage raconte, et le dieu frissonne. La prophétie confirme une rumeur.



Au même moment, dans l'obscurité d'un monde...

La brume laisse courir librement ses tentacules jusqu'aux moindres recoins où ne subsiste plus qu'un filet de clarté. Ce monde de misère et de désolation se fige. Les arbres racornis étirent leurs branches comme autant

de bras rachitiques. Les bêtes qui vivent dans les bois se terrent; leur nombre diminue, car des créatures diaboliques les menacent sans cesse et prélèvent parmi elles un bien lourd tribut.

Un gouvernement exigeant dirige les quelques humains encore vivants. Pourtant, un groupuscule composé d'hommes et de femmes a su trouver refuge au creux de profondes cavernes perdues dans les montagnes où jour et nuit neige et froidure sévissent. Ils tiennent tête à un homme que l'on dit hybride. Les plus braves prononcent son nom: Garamort. Les autres évitent de parler de lui, terrorisés à l'idée de l'évoquer.

Une corniche faite de pierres et d'os surplombe la lande rabougrie. En toile de fond, les montagnes pointent leurs pics qui se perdent dans les nuages où se confondent ciel et roc.

Debout sur le surplomb, Garamort laisse errer sur les flancs de cette cordillère son regard gris aux reflets rouges. Il sait que des gens s'y cachent. Les insurgés recherchent d'autres de leurs semblables pour gonfler leurs troupes. Ils arrivent à en trouver à l'occasion, lorsqu'ils osent braver les créatures du mal pour aller libérer des esclaves.

Garamort se résout à abaisser les yeux vers le miroir rudimentaire posé sur une petite table. Une grimace contorsionne ses traits stigmatisés par sa fusion avec le garrior. Pour la énième fois, il affronte sa face ravagée et tatouée. Ses beaux yeux qui jadis enjôlaient se creusent maintenant comme deux puits ténébreux où luit une flamme. À peine quelques traits du Gareth d'autrefois subsistent.

Une haine dantesque le submerge.

Lorsque Malgard, le mage noir reconverti au dieu bon, a jeté son sort, l'énergie qu'il a déployée a frappé les

corps de Gareth et du garrior qui s'étreignaient, pour en amalgamer les cellules et marier leurs gènes. La nouvelle créature a été emportée dans les mondes nébuleux.

Dans un élan rageur, Garamort lance le miroir qui se fracasse contre le mur de pierre. Le serviteur, jusque-là accroupi dans son coin, sursaute. Les accès de colère du maître lui sont pourtant coutumiers.

— Ne reste pas là, imbécile !

Le larbin s'empresse de se lever pour ramasser les éclats de verre. Une brise chargée d'humidité brasse les quelques feuilles rabougries qui s'accrochent encore aux branches des arbres dont les cimes bordent la corniche. Mais Garamort n'en a cure. Il a hérité du garrior l'insensibilité à la température ambiante, ainsi qu'une multitude d'avantages, comme la pratique de la magie, l'acuité sensorielle et, bien entendu, des aptitudes particulières pour la ruse. L'âme du guerrier infernal s'est volatilisée lors de la transformation, ne laissant que des lambeaux de son essence.

Garamort soupire. Il doit mettre ses rancunes de côté. Son conseil l'attend pour préparer l'invasion du monde des humains. Il pense à la reine Valène et son rire résonne jusqu'aux tréfonds des cachots où un insurgé, à ce bruit de crécelle, relève fièrement la tête.

Chapitre III

Deux hommes assis sur les rives d'un lac aux eaux endormies tenaient nonchalamment leur perche. Les rayons solaires faisaient pétiller de reflets argentés la nappe liquide et forçaient les paupières à papillonner. Le chant des oiseaux, pourtant aigu, berçait les deux rois et les disposait contre leur gré à la somnolence.

Le premier, aux cheveux courts, noirs et bouclés, affichait un profil ferme, mais non sans charme. Le deuxième, avec sa longue chevelure châtaine ramassée sur la nuque en une queue de cheval, offrait un visage aux formes volontaires et viriles. Les deux dernières décennies avaient affiné les corps et les âmes.

Les buissons situés juste à la droite des rois bruirent doucement. Un ricanement devança la tête d'un adolescent d'une quinzaine d'années qui se frayait un chemin parmi les broussailles. Une tignasse noire émergea, parsemée de feuilles et d'épines qu'elle avait récoltées au passage.

— Chut! Je crois qu'ils se sont endormis.

— Ah ouaip, poutite maître?

Une grosse tête crevée d'énormes yeux jaunes à la pupille féline prit place à côté de la première. Le Renifleur pouffa.

— Et le pouasson loui ? murmura le chasseur d'âmes.

Jérémi jeta un regard scrutateur sur le lac et repéra les cannes dont les bouts touchaient l'eau ; autour des deux hommes, aucun signe d'une pêche miraculeuse.

— Oublions le repas. Ils dorment comme des loirs.

Le Renifleur gonfla ses joues de déception. Il adorait la tendreté de la truite.

— Avec towa moagie pout-être ?

Le garçon soupira et regarda son vis-à-vis.

— Tu sais que je ne peux m'en servir sans le consentement de Malgard. Il m'a bien avisé que je ne pouvais le faire qu'en cas d'urgence.

Jérémi avait hérité de la puissante magie de son père, sauf que, contrairement à lui, il la manipulait avec dextérité. Cependant l'âge légal pour être reconnu comme magicien était de seize ans. Dès les prochaines lunes, soit dans quinze jours, il pourrait enfin exercer son don sans contrainte. Son frère Kristan et lui avaient aussi reçu à leur naissance le don de la compréhension. Ils étaient les seuls, avec leur père, à déchiffrer sans difficulté l'étrange langage du Renifleur. Laïcka, polyglotte, avait bien essayé d'enseigner au petit homme le parler des deux royaumes, mais, n'étant pas en mesure elle-même de saisir son vocabulaire, elle avait abandonné. Pourtant, rien n'était perdu. Avec son caractère fonceur et sa détermination, la reine avait demandé à Jalbert et à Gorrh d'instaurer une classe pour y enseigner à ceux qui désiraient communiquer universellement par le langage des signes. Cette idée avait suscité l'intérêt de beaucoup de gens, fatigués de se faire agresser les oreilles par des sons incohérents.

— Viens, on va les réveiller. Peut-être père me laissera-t-il taquiner le poisson!

— Ouaip!

Les deux amis n'eurent pas le temps de s'extirper du massif broussailleux qu'un son tonitruant leur fit lever la tête. Une forme agitait bras et jambes en tourbillonnant dans les airs. Elle tomba dans le lac avec un plouf retentissant qui éclaboussa les alentours. Mais Jérémi eut le temps de voir qui était ce pantin et il lança :

— Maître Korin!

L'appel de Jérémi réveilla les deux rois.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? balbutia Jalbert en essayant de se redresser, l'air ébahi.

Il avait vraiment une drôle de mine. Gorrh n'avait rien à lui envier, avec sa chemise de travers et sa chevelure en bataille. Il suait la nonchalance.

— Là! C'est maître Korin!

Le garçon pointait le tourbillon autour duquel s'étaient formés des cercles qui allaient en s'élargissant. Gorrh balaya la surface du regard, le temps de voir une tête qui disparaissait après chaque remontée.

— Par les dieux, il se noie!

D'un seul mouvement, les deux hommes se levèrent. Culottes, chemises et bottes tombèrent à leurs pieds et ils se précipitèrent vers la berge. Ils plongèrent dans l'eau encore froide en ce début d'été et nagèrent vers l'endroit où un remous signalait une présence. Arrivés là, ils plongèrent profondément, mais la boue agitée gênait leur vision. Un rayon de soleil perça les vagues et joua à travers les bulles. Un reflet d'or miroita tout au fond du lac. Sans se consulter, ils prirent cette direction. Jalbert tendit la main et rencontra une chevelure fournie qu'il empoigna et tira vers lui. De son bras gauche,

Gorrh attrapa le mage sous l'aisselle et le poussa vers le haut.

Depuis la plage, Jérémie vit apparaître trois têtes à la surface. Un sourire heureux illumina son visage.

— Ils l'ont trouvé!

Le Renifleur lança un cri de joie. Tout en remorquant le mage vers la rive, Jalbert ne put s'empêcher de maugréer:

— L'imbécile! Toujours à se fourrer où il n'a pas pied. Il n'a jamais su nager, en plus. Quel niais, de se promener attifé d'une armure pareille! N'importe qui irait par le fond...

— Ménage ton souffle, rétorqua Gorrh. Tu le chicane-ras sur la terre ferme.

Ils étendirent le mage sur le sol et Gorrh entreprit de lui donner les premiers soins. En un râle à rendre un moribond jaloux, Korin régurgita une gorgée d'eau sur les pieds nus de Jalbert qui grimaça, dégoûté. Le mage ouvrit les paupières sur un regard ahuri.

— Bonjour, maître Korin.

La voix moqueuse de Gorrh fit sourire Jalbert qui enchaîna:

— À ce que je vois, vous n'avez pas encore affiné votre manière de vous déplacer. Cela me rappelle un certain pigeon...

Le sourire ironique du roi laissait supposer que d'autres commentaires non moins tendancieux suivraient. Le mage se redressa et lança d'une voix enrouée:

— Laissez là vos bavardages impertinents et ramenez-moi au château. J'ai été dépêché pour vous entretenir de choses urgentes.

Les deux rois se regardèrent et acquiescèrent devant le fortissimo du ton.

— Tu restes pour la pêche? demanda Gorrh à son fils.

Jérémi sourit, se saisit d'une perche et tendit l'autre au Renifleur.

— Nous allons peut-être faire mieux que vous !

Jalbert éclata de rire.

— Sans aucun doute, mon gars.



Dès qu'ils parvinrent au château de Valberingue, Gorrh s'enferma avec Jalbert et Korin. Ordre fut donné de ne point les déranger. D'interminables minutes s'égrenèrent alors, qui mirent à l'épreuve la curiosité des proches et des courtisans. Quel message nécessitait un aussi long conciliabule ? La séance terminée, les trois sortirent en affichant des mines lugubres. Les reines s'inquiétèrent.

On manda le conseil et la salle accueillit bientôt une quinzaine de personnes. Avec sa haute cheminée où trois hommes auraient pu se tenir debout, ses vastes fauteuils qui entouraient une table ovale faite d'un bois rare aux membrures bien équarries et ses candélabres perdus dans ses hauts plafonds, la pièce donnait l'impression d'être infinie. Il y avait là Gorrh, Dénys, Valène, Jalbert, Laïcka et leur fille Jehanne, ainsi que Faya et quelques autres conseillers, dont le mage Malgard. Korin assistait également à la rencontre.

— Où sont Kristan et Philin ? interrogea Gorrh à la cantonade.

— Partis chasser dès les premières heures du matin, lui répondit Valène.

Gorrh soupira. Son aîné inventait mille prétextes pour parcourir les bois avec Philin : chasse, étude de pistes, exercices de survie... Lorsque le traqueur disparaissait durant des lunes, il n'était pas rare que Kristan prenne le

large avec Érick et ses troupes. Ils parcouraient villages et plaines, avalant des lieues et des lieues, beau temps, mauvais temps. Son autre fils, le doux Jérémi, avait, lui, un penchant pour les herbes.

Un craquement sec venu de l'âtre le ramena à l'instant présent. Une étincelle fusa dans l'air et tourbillonna mollement avant de s'éteindre.

— Bien, commençons.

Il regarda Korin pour l'inviter à prendre la parole. Le mage portait maintenant une tunique légère qui dévalait mollement sur des chausses ajustées. En tant qu'invité régulier, il avait à sa disposition une chambre et une garde-robe.

Il sortit un parchemin d'un sac de peau souple encore trempé. Il le déroula et le mit bien à plat sur l'énorme table. Par chance, le vélin était sec.

— Je n'irai pas par quatre chemins. Ce que j'ai à vous dire mérite toute votre attention. Aussi, je vous prie de m'écouter sans m'interrompre.

Un brouhaha s'éleva.

— Silence!

D'un geste brutal, Korin tapa du poing sur la table pour appuyer son ordre.

— Maître Korin! intervint Faya d'une voix très douce.

— Oui, ma dame?

— Nous connaissons tous vos manières brusques et votre manque de tact. Je vous prie de nous informer avec patience et indulgence. N'oubliez pas que vous êtes en présence de gens hautement respectés.

Gorrh sourit. Il adorait sa mère et sa façon pleine de délicatesse de remettre les gens à leur place.

— Pardonnez-moi, ma dame.

— Bien. Vous pouvez y aller.

Le mage remercia d'un hochement de tête :

— Avez-vous remarqué que depuis quelque temps des choses insolites se produisent à l'occasion ?

— Comme quoi ? demanda Laïcka.

— Moi, je sais !

Dénys avança le buste et lança :

— Un de nos paysans dont la brebis a mis bas a constaté que l'agneau avait deux têtes...

Un tumulte de voix gonfla jusqu'à enterrer la suite de l'histoire de Dénys.

— Silence ! cria Korin, qui ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers Faya.

Le calme revenu, un conseiller bedonnant leva la main :

— Je suis chargé de l'inventaire du gibier rapporté par nos chasseurs attirés. Depuis deux lunaisons, j'ai remarqué l'absence de lièvres dans nos provisions.

— Et ?

Gorrh fronça les sourcils.

— Voyez-vous, normalement ces petites bêtes prolifèrent dans notre région, à tel point que nos paysans doivent jouer de finesse pour empêcher ces bestioles de ravager leurs champs et leurs jardins. Et voilà que du jour au lendemain il n'y a plus de pistes. Les légumes et les blés poussent sans dommages, ce qui est avantageux, certes, mais qui nous prive d'une chair très recherchée. Aucune carcasse n'a été trouvée, comme si les lièvres s'étaient volatilisés. Pschitt !

Il fit un geste de la main pour mimer une explosion.

— Peut-être y a-t-il recrudescence chez les prédateurs, comme les renards ou les loups ! commenta Jalbert.

— Je ne crois pas, seigneur, ajouta le conseiller. La population de ces mammifères se maintient. Par contre, quelques dépouilles de prédateurs ont précisément été

retrouvées. À l'examen on a conclu qu'ils étaient morts de faim.

Tous se regardèrent, l'œil interrogateur. Malgard prit la parole.

— Comment peuvent-ils être affamés? Il y a quantité d'autres proies, comme des souris ou d'autres petits animaux, sans parler des cerfs dont se régalaient les loups.

Le conseiller à la grosse bedaine se frotta les mains de nervosité. Ce qu'il allait dire ne plairait pas aux rois.

— Nos chasseurs doivent parcourir une plus longue distance pour trouver les cerfs. C'est comme si les bêtes fuyaient un danger. Elles se réfugient dans les montagnes.

Gorrh se leva. Furieux, il fustigea vertement le conseiller.

— Comment se fait-il que votre souverain l'ignore? Vous avez omis de me rendre compte d'événements susceptibles de nuire à la bonne marche du royaume. C'est impardonnable!

Le regard accusateur du roi tassa le conseiller dans son fauteuil. L'homme n'en menait pas large. Il devait pourtant s'expliquer.

— Pardonnez-moi, monseigneur. J'ai demandé à vous rencontrer, et cela, dès que le problème s'est manifesté. Vous avez refusé.

Gorrh se creusa les méninges et se rappela finalement qu'il avait reçu un petit mot de Montgrave. Il partait avec ses troupes en Théodie rejoindre celles de Jalbert. Toutes les quatre pleines lunes, les rois avaient l'habitude de mesurer leurs forces guerrières en se rencontrant sur les plaines pour simuler un affrontement. De ces répétitions résultaient une amélioration des stratégies ainsi que la correction d'erreurs autant des dirigeants que des commettants.

— Votre billet ne décrivait pas la situation et ne spécifiait pas son caractère d'urgence... N'empêche, j'aurais dû y prêter plus d'attention, dit Gorrh qui s'en voulait.

Montgrave hocha la tête en se promettant que la prochaine fois il saurait insister.

— Continuez, Korin, dit Gorrh qui jugeait l'incident clos.

— Ces événements inquiétants nous ramènent plusieurs années en arrière, au moment de la guerre des dieux frères.

Une cacophonie de voix indignées s'éleva. Seuls les rois restèrent muets.

— Silence ! glapit Korin.

Faya s'était levée et pointait un doigt sur le mage.

— Que nous dites-vous là ? cria-t-elle. Béléos n'a-t-il pas été anéanti ? Gorrh, vous, Jalbert et bien d'autres en ont été témoins. D'où ce mal peut-il venir ?

Cette fois, ce fut un silence assourdissant qui retomba sur l'assemblée. Chacun attendait impatiemment une réponse. Malgard sentit un frisson lui monter le long de la colonne vertébrale. Il redoutait les paroles à venir.

— Béléos a bel et bien été anéanti, certifia Korin.

Il se tourna vers Malgard, dont le frisson se transforma en sueur.

— Mais un autre être maléfique a été épargné, lâcha le mage noir.

— Qui ? demanda Valène dans un souffle.

Korin tourna la tête et, d'une voix atone, laissa tomber :

— Gareth.

L'écharpe du silence pesa lourdement sur les épaules de l'assistance pendant un moment, après quoi le tumulte se réinstalla. Valène sentit les poils de ses bras

se hérissier de peur, Faya se cala dans son fauteuil, l'esprit complètement vide ; elle refusait ce qu'elle venait d'entendre. Malgard se maudissait.

Gorrh laissa les conseillers s'exclamer, le temps pour eux d'exprimer leur surprise. Quand l'agitation se calma, il s'imposa :

— Malgard, comment cela se fait-il ?

— Je les ai renvoyés aux ténèbres, répondit Malgard. Gareth et ce garrion de malheur ! J'ai scellé le sort. Aucun des deux n'aurait dû y survivre.

— Mais... insista Jalbert qui suspectait une défaillance dans l'intervention du mage.

Malgard se leva et se mit à arpenter la salle. Ses pas saccadés faisaient voler sa robe. Il finit par avouer :

— Ils ont dû fusionner.

— Fusionner ?

Gorrh s'était levé à son tour, doutant d'avoir bien compris.

— Expliquez-nous ça, dit-il, en croisant nerveusement les bras.

Son interlocuteur s'immobilisa et fit face à l'assemblée pour expliquer d'une voix grave :

— Renvoyer un être aux ténèbres est un acte définitif. Les poussières de chair se retrouvent dans les limbes. L'entité se dégage du corps et vogue dans les enfers, et ce, pour toujours.

Le mage promena son regard sur l'assemblée. Tous étaient suspendus à ses lèvres. Il continua :

— Je crains que ce fichu garrion n'ait joué de sa magie au moment où le charme a agi. Il s'est amalgamé avec le prince et les corps se sont recomposés pour n'en former qu'un, alors que les esprits se sont combinés.

— Attendez ! s'exclama Faya en se tournant vers Korin. D'où tenez-vous que les anomalies dont nous avons parlé tout à l'heure soient bien le fait de Gareth ?

Le mage tapota le manuscrit.

— Ces écrits le confirment.

Elle reporta son attention sur Malgard.

— Et vous dites que Gareth se retrouve avec deux personnalités ?

— Hélas !

— Mais où est-il ? demanda Valène, la voix tremblante.

Korin s'était finalement rassis et il fixait le parchemin déroulé devant lui.

— Dans les mondes nébuleux, répondit-il. Malheureusement, une faille a été créée qui relie nos deux mondes, d'où la prolifération de monstres qui perturbent l'équilibre de la vie en dévorant tout ce qui leur tombe sous la patte.

— Un instant !

Le ton de Jalbert était cinglant.

— Si j'ai bien compris, Gareth règne et nous menace.

— Oui... Mais il y a pire.

— Quoi ? demanda Dénys. Que peut-il y avoir de plus grave ?

Korin lissa le vélin et posa ses mains bien à plat sur la table. Il s'appuya sur ses bras et dit :

— Gareth a créé cette brèche entre notre monde et le sien, qui libère la maladie. Celle-ci attaque les corps et les âmes. Sa première victime, l'être réputé intouchable, l'a attirée comme un aimant. Valbur l'absorbe, pour le moment, mais il ne pourra tenir indéfiniment. Le corps de Loïck se dégrade et bientôt ce sera son esprit. Avant longtemps l'humanité affectée sera plongée dans la souffrance.

— Que pouvons-nous faire ? s'informa Laïcka.

À la pensée du beau corps de son jumeau qui s'étiolait et de Valbur qui perdait ses moyens, la révolte faisait frémir sa voix. Korin jeta un coup d'œil à Gorrh qui l'incita à continuer.

— Il existe un moyen.

— Dites-nous lequel, exigea Malgard.

— Il est une prophétie écrite par les premiers-nés. Sœur jumelle de la prophétie d'Algor, elle prédit la guerre des dieux frères et chante la victoire de Valbur, mais elle annonce aussi des événements qui menacent les temps à venir.

Le mage consulta le parchemin et lut, la voix grave :

— Au cours de la dix-septième année de paix, les mondes seront salis. Guerre, mort et maladie séviront. La main princière qui frappera n'aura de repos tant que la femme, objet de son ressentiment, ne sera pas vaincue. Seuls les rois et leur descendance pourront arrêter le fléau, en s'associant l'héritière secrète. Afin de redonner au corps et à l'esprit puissance et éternité, la source, lait de la terre, et le sang de l'hérédité devront s'unir. Gare à la mort ! Telle est la prophétie.

Korin laissa le parchemin s'enrouler sur lui-même. Choqué, Jalbert se leva et demanda :

— Pourquoi nous a-t-on caché cela ? Où était-elle, la prophétie, lorsque nous courions après sa sœur ? Si nous l'avions connue, nous n'aurions pas perdu dix-sept années à nous prélasser en nous croyant en sécurité. Nous aurions agi !

— Ce n'est pas à moi de vous répondre, s'exclama Korin. Les prophéties sont ainsi faites. Elles apparaissent lorsque le temps est venu.

— Et notre dieu, est-il si mal en point ? s'informa Valène.

— Seulement quelques ecchymoses pour l’instant, mais de futures défaillances sont à craindre.

Resté coi depuis plusieurs minutes, Gorrh quitta son fauteuil. Ses muscles tendus à l’extrême étaient douloureux. Il murmura :

— Valène court un grand danger.

Jalbert regarda sa sœur. Son air revêche ne le trompa pas. Elle tremblait de peur.

— Pas seulement moi, cher ami. Nos royaumes et surtout nos gens... et tous ceux de ce monde.

Gorrh examina le vélin et relut la prophétie. Il fronça les sourcils.

— Quelle est cette descendance dont parle le texte ? S’agit-il de la mienne, ou de celle de Jalbert ?

— Permettez, Majesté, intervint Korin. Remarquez que le mot *roi* est au pluriel, mais que *descendance* est au singulier. Cela ne signifie-t-il pas que la descendance des deux rois est indifférenciée et que tous devront vous accompagner ?

Le mage fit une pause et en profita pour dévisager tour à tour chacun des monarques. Il s’éclaircit la voix et laissa tomber :

— Et il nous faut tenir compte du fait que Gareth a lui aussi un enfant... une fille.

— Quoi ! Gareth a une fille ! s’exclama Faya.

Korin opina et répéta :

— ... *en s’associant l’héritière secrète.*

Il se tourna vers les rois.

— À moins que l’un de vous ne fasse des cachotteries, il ne peut s’agir que de l’enfant de Gareth.

Son commentaire reçut deux coups d’œil offusqués.

— Laissez là vos sous-entendus ridicules, mage, et dites-nous : Gareth la connaît-il ?

Korin haussa les épaules et souffla :

— Je ne puis l'affirmer. Il l'apprendra bien assez tôt. Vous devrez la trouver et l'amener dans les mondes nébuleux.

— Et où chercher la demoiselle ? demanda Jalbert.

— Pour cela, il nous faudrait connaître la mère, dit Korin. Gareth avait bien une maîtresse, dans le temps, mais il courait sans cesse la prétentaine. Cela laisse de nombreuses possibilités. Sa maîtresse avait une sœur, m'a-t-on dit. Nous commencerons là nos recherches. Une fois la fille retrouvée, nous nous rendrons à la frontière des mondes pour la franchir. Valbur et moi croyons que c'est la seule manière qui permette de nous rapprocher du monde de Garamort, et nous manquons de temps pour trouver la faille si bien camouflée par Gareth.

— Donc, c'est bien en franchissant la mer que nous commencerons le voyage ? s'informa Jalbert. Qui peut être assez fou pour accepter de nous conduire de l'autre côté ?

— Ne vous inquiétez pas, un capitaine de ma connaissance nous fera passer.

— Et, une fois que nous serons de l'autre côté, comment trouver la source ?

Korin haussa les épaules en signe d'ignorance. Margard prit la relève et répondit :

— Et si je demandais plutôt comment ne pas la trouver ? La prophétie exige la présence des rois et des héritiers. Elle semble vouloir nous considérer comme des pantins. Elle saura bien vous guider, le moment venu.

On échangea des regards sceptiques. Cette quête à l'aveugle n'avait rien pour séduire quiconque et les perturbations qu'elle introduisait dans la vie sans surprise de chacun étaient loin de rassurer. Gorrh et Jalbert échangèrent un regard. Chacun devinait la peur de l'autre.

Aller au-devant de l'inconnu, affronter le danger, ils pouvaient aisément s'y résoudre, mais se voir obligés d'engager leur progéniture dans leur mission, c'était une tout autre affaire.

— *Garçon ?*

Quelqu'un bousculait son esprit. C'était là une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis un certain temps, mais qu'il reconnut tout de suite comme familière. Valbur reprenait place en lui.

— Par les enfers, Valbur, pas mes enfants !

— *Cela ne me plaît pas plus qu'à toi, mais avons-nous le choix ?*

Gorrh serra les poings jusqu'à se planter les ongles dans la paume et maudit toutes les prophéties. Non, il n'y avait pas d'autres solutions. En le voyant aussi concentré, tous les participants devinèrent que Gorrh dialoguait.

— Promettez-moi une chose, Valbur.

— *Garçon ?*

Gorrh entra profondément en lui et formula une requête que nul être au monde n'aurait osé adresser à un dieu.

— *Je te le promets, garçon.*

Alors seulement Gorrh put laisser s'exhaler un long soupir.

Korin reprit en frissonnant, comme si le cours de ses pensées n'avait pas été interrompu :

— Désormais, appelez-le Garamort.



Deux hommes jaillirent des bois et coururent à en perdre haleine. Le premier, à l'aube de ses quarante ans, ouvrait le chemin au deuxième qui peinait à le rattraper. Sa jeunesse aurait dû l'avantager, mais c'était sans compter les années d'expérience et d'exercice du traqueur.

— Cours, Kristan... Cours!

Le jeune homme se retourna et redoubla de vigueur. Dans un sprint, il rejoignit Philin et souffla :

— Par les enfers, c'est quoi, ça!

Le Ponède franchit d'un bond une petite butte et se foula la cheville gauche. Il avisa un sentier bordé de buissons épineux qu'il traversa sans hésiter, se piquant les jambes au passage.

— Des galeux, ahana-t-il.

— De toute manière, peu importe, dit Kristan. Tire-nous d'ici!

Toujours à l'affût, ils bondirent par-dessus un ruisseau, l'oreille tendue vers les grognements encore trop proches. Au-delà d'une courbe, une odeur de fumée vint chatouiller les narines du Ponède. Suivant son instinct, il prit cette direction et clopina comme un forcené. Kristan tenait toujours le rythme.

Ils débouchèrent sur une place où quelques huttes et masures grossières étaient déposées ça et là. Ils s'arrêtèrent pile et se tournèrent vers l'orée des bois. Quelques paysans levèrent la tête à l'apparition des deux hommes en sueur et à l'allure débraillée. Ils purent entendre des hurlements de rage et de dépit lancés par les bêtes qui voyaient leurs proies se dérober.

— Eh bien! Philin... on l'a échappé... belle! lança Kristan tout essoufflé.

Il essuya la sueur qui dégoulinait sur son visage. Le Ponède ne répondit pas, trop inquiet de la situation. Cela faisait dix-sept ans qu'il n'avait pas vu de galeux et son chant aurait dû les faire fuir, mais il avait eu beau s'égosiller, les monstres l'avaient ignoré. Même Kristan avait paru apprécier sa mélodie, comme si sa voix magique avait été inhibée par quelque sort.

Curieux, un homme s'approcha. Jamais leur petite communauté ne recevait de visiteurs. De plus, ceux-là lui paraissaient ahuris.

— Ils vous ont poursuivis ? demanda-t-il dans l'argot des habitants du Sud.

Philin le dévisagea et demanda :

— Vous les connaissez ?

L'homme opina.

— Ils sont apparus voilà quatre lunes. Ils nous ont pris deux enfants. Le petit Flobert et Karl... Trois et cinq ans, ajouta-t-il, le nez baissé sur ses chaussures.

Occupé à ravalier son angoisse, Philin pensa : « Rien de naturel dans tout cela ! » Ils devaient rentrer au château avertir les rois du danger.

Le paysan le tira par la manche et pointa Kristan qui s'était écroulé, épuisé.

— Venez chez moi boire du krezel ; cela vous remontera.

Philin accepta, la bouche tordue par une grimace. Le krezel était un alcool fait à base de chiendent macéré, imbuvable, mais combien réconfortant ! Il aida le jeune prince à se relever et, en boitillant, suivit l'homme.

Briella fourra dans son sac les quelques vêtements qui garnissaient sa garde-robe. De grosses larmes perlaient sur ses joues. Elle passa une main tremblante dans ses cheveux pour écarter une mèche imaginaire. Son geste trahissait sa grande détresse.

La cambuse qu'elle partageait avec la vieille Gilda lui manquait. Elle porta son regard sur les étagères qui disparaissaient presque sous les pots d'herbes, les fioles et les mortiers. Elle se pencha, ouvrit l'armoire de chêne du vieux meuble qui dissimulait tous ses trésors et saisit

de petites pochettes de cuir remplies de ses propres graminées. Elle enfouit la liasse de ses notes dans un compartiment de sa besace. Ses pensées la ramenèrent une semaine auparavant et attisèrent sa peine.

Elle revit sa mère, Jélîma, écrasée par la souffrance, qui gisait sur sa paillasse. La maladie avait transformé les traits harmonieux de son visage en rides de douleur. On ne pouvait imaginer qu'autrefois une peau lisse et éclatante éclairait son minois. Les deux mains crispées sur son ventre pour essayer d'adoucir une crampe qui lui tordait les entrailles, elle avait rassemblé toutes ses énergies déclinantes pour lui souffler une dernière recommandation.

— Ta vie ne t'appartient pas, ma chérie. Désormais, tu iras où Gilda te dira. Va et aie confiance !

— Que veux-tu dire, mère ?

Un râle lui avait répondu. Elle avait cru entendre un « je t'aime » dans son dernier souffle.

Son propre gémissement la ramena à l'instant présent, alors que la porte s'ouvrait sur Gilda.

— On te demande à la hutte de Gaspard. Un étranger s'est blessé à une cheville. Tu ramasseras ton barda après et tu prendras la route.

Briella se mit debout sur ses jambes flageolantes et demanda :

— Pourquoi partir ? Où dois-je aller ?

Les yeux bleus de la vieille femme se posèrent sur elle.

— Ne t'en fais pas, la destinée te guidera.

La jeune fille s'empara d'une fiole de liniment et tria des écorces de saule. Gilda poussa un profond soupir et la suivit des yeux. D'un mouvement sec, elle arracha le châle qui pendouillait sur la patère et s'en couvrit les épaules. Subrepticement, elle lui emboîta le pas.

L'habitation de Gaspard était des plus modeste; un mélange de branches et de boue faisait office de murs. Briella poussa la planche qui servait de porte. Deux hommes étaient assis autour d'une petite table, tandis que Gaspard attisait le feu. Une fumée bleutée flottait dans l'unique pièce, dédaignant la cheminée.

— Bonjour, Briella! Viens que je te présente.

À l'exclamation de Gaspard, les étrangers levèrent la tête et la jeune fille rencontra le regard gris de Kristan.

— Voici Philin, le Ponède. Et ce jeune homme... tu ne devineras jamais!

Sans aucune gêne, Gaspard pointait Kristan qui rougit. Devant l'air interrogateur de Briella, l'homme poursuivit:

— C'est le prince Kristan!

Ses yeux s'arrondirent. Le jeune homme, avec ses larges épaules, dégagait une impression de force et d'énergie. À peine frisés et noirs comme le charbon, ses cheveux encadraient un visage aux traits volontaires, uniformément hâlé. Et ses yeux! Elle se mordit la lèvre au moment où elle croisa son regard. On aurait dit le refuge de deux gouttes d'eau échappées d'un lac. Elle s'arracha à leur emprise et s'inclina.

— Je suis honorée, seigneur.

Kristan balaya de la main des mouches imaginaires.

— Je vous en prie! Le plaisir est pour moi.

Il ne mentait pas. Cette demoiselle était un cadeau des dieux. Son délicat visage ovale s'auréolait de beaux cheveux noirs aux mèches folles. Ses yeux, tout aussi noirs, avaient la profondeur de son âme. Gracile, son corps était l'harmonie faite femme.

— Tu as tes herbes? demanda Gaspard.

Briella acquiesça d'un signe de tête.

— S'il te plaît, examine Philin. Je crois qu'il a une vilaine foulure.

Elle s'avança vers le Ponède et tâta la cheville enflée. La blessure était moins grave qu'il n'y paraissait. Un bon cataplasme et quelques gorgées de décoction d'écorce de saule soulageraient la douleur le temps de la guérison. Avec des gestes précis, elle ébouillanta les ingrédients et les laissa infuser pendant qu'elle appliquait le liniment sur l'enflure.

— Pouvez-vous soutenir la jambe de votre ami? demanda-t-elle à Kristan. Il faut que je lui bande la cheville.

Il s'approcha, trop heureux de rejoindre la jeune fille, et s'exécuta.

De l'autre côté de la fenêtre crasseuse, Gilda regarda le prince et Briella travailler de concert. Elle devait lier sa pupille à l'un des deux étrangers pour qu'il la mène vers son destin. Elle fixa les deux jeunes gens et commença à réciter une vieille incantation. Les mots se bousculèrent sur ses lèvres qui laissèrent couler des sons venus du fond des âges. Le sort d'attachement s'enroula autour de Kristan et de Briella comme une liane et ses lèvres se fermèrent sur un dernier son. Une autre facette de la prophétie était sur la voie de son accomplissement.

De retour dans sa cahute, la vieille femme se versa un liquide qu'elle savait toxique. Pour elle, ce commencement scellait sa fin. Elle s'étendit sur sa paillasse et ses yeux se fermèrent sur l'espoir.

Aussitôt la cheville de Philin soignée, la demoiselle voulut se retirer. Elle n'avait pas atteint la porte qu'elle s'étaia par terre, aux pieds du prince, comme si un aimant invisible la ramenait vers lui. Après que le prince l'eut aidée à se relever et qu'il se fut assuré que tout allait bien, de

nouveau elle marcha vers la sortie, sa besace sous le bras, mais elle se retrouva dans la même situation.

— Mais enfin, qu'avez-vous? demanda Kristan.

— Je ne sais pas. On dirait qu'un obstacle invisible m'empêche d'avancer.

Philin qui avait paru amusé la première fois s'inquiéta, tout à coup.

— Pouvez-vous essayer de rejoindre la porte à nouveau?

Secouant sa robe d'une main impatiente, la jeune femme dit:

— Il faut que je sorte! Je dois aller chez moi.

Elle tourna la tête vers Kristan et, suspicieuse, accusa:

— Eh, vous! Cessez ce petit jeu!

D'un pas saccadé, elle fonça vers la porte, sans plus de succès. Éberlué, le prince se passa la main dans les cheveux.

— Assez! hurla la jeune fille, couverte de poussière.

Gaspard, qui était resté silencieux jusque-là, intervint.

— Mais ils n'ont rien fait, Briella!

Un regard meurtrier vissa le pauvre Gaspard sur son banc, le mettant au défi de proférer quelque autre commentaire.

— Qui est-ce, alors?

Philin soupira et proposa:

— Briella, je vous en prie, prenez la place du prince, et toi, Kristan, sors de la hutte.

Interloqué, le jeune homme lui offrit sa chaise et se dirigea vers la sortie. À peine poussée, la porte offrit une grande résistance. Il eut beau forcer, tempêter et insister, rien n'y fit.

Les doutes du Ponède se concrétisaient, les deux jeunes gens semblaient liés par un sort.

Sous les conseils de Philin, Kristan dut accompagner la jeune fille jusqu'à sa mesure où ils firent une triste découverte. Gilda gisait sur sa paille, un verre vide à ses côtés. Briella s'élança, en larmes, et secoua le corps de la pauvre femme pour la rappeler à la vie. À grand-peine, Kristan l'arracha à cette étreinte et parvint à trouver les mots qui apaisèrent sa douleur. Lorsqu'elle eut enfin accepté la mort de sa tutrice, elle renifla le verre et reconnut l'odeur du poison. Au moment où ils allaient quitter les lieux, Briella avisa la bague de Gilda. Ce bijou, la vieille dame le portait depuis toujours. Elle s'agenouilla et fit glisser l'anneau sur l'annulaire de la défunte et le passa au sien. Il lui allait parfaitement. Ce serait le seul souvenir qu'elle emporterait.

Le lendemain, ils prirent la direction du château de Valberingue. Les deux hommes montaient chacun une mule, et Briella, un bardot qui s'entêtait à vouloir prendre les devants. La bête, obstinée, rechignait chaque fois que le prince la ramenait.

Kristan poussa une exclamation quand elle s'éloigna pour une énième fois.

— Il est têtù, cet animal!

— C'est tout ce que le village a pu nous procurer, rétorqua Briella.

Sa voix tressautait aux pas de sa monture. Il sourit de la voir ainsi secouée, quoique lui non plus ne devait pas avoir fière allure. Il prit la longe et força le bardot à trotter à ses côtés.

— Vous croyez que cette sorcière nous a envoûtés?

— Gilda n'était pas une sorcière!

— Ne vous fâchez pas, Briella. Je cherche seulement à comprendre.

— Pardonnez-moi, mon seigneur, mais les événements de cette semaine m'ont mis les nerfs à fleur de peau.

— Vous m'en voyez navré. Mais permettez-moi d'insister : qui était cette Gilda ? Une femme l'a vue nous épier. Elle l'a entendue murmurer et nous pointer du doigt. Qu'est-ce, si ce n'est pas de la sorcellerie ?

— On la disait chamane, laissa tomber Briella.

— Elle faisait donc des incantations ?

Elle hocha la tête sans souffler mot. Il poursuivit :

— Elle aurait pu nous jeter un sort.

La jeune femme poussa un soupir. Le prince ne la lâcherait pas tant qu'il n'aurait pas de réponse.

— Elle m'a montré le secret des herbes et m'a insufflé le pouvoir de guérir. Toutefois, cela ne s'est pas fait par la magie, mais par ma volonté. Les potions et décoctions que j'élabore sont le fruit de mon seul savoir.

— Elle aurait quand même pu...

— Mais cessez donc, à la fin ! Oui, peut-être qu'elle aurait pu, je ne le sais pas. Elle m'a annoncé mon départ. Où ? Je ne le sais pas non plus. Elle m'a peut-être attachée à vous pour que vous me meniez là où je dois aller !

Leurs voix portaient jusqu'à Philin qui ouvrait la marche en se disant qu'il devait ramener ces deux-là à Malgard, le plus vite possible. Lui saurait.